



HAL
open science

Petite contribution à l'histoire des relations culturelles franco-autrichiennes au XXe siècle: Karl Kraus et les germanistes français de son temps

Marc Lacheny

► To cite this version:

Marc Lacheny. Petite contribution à l'histoire des relations culturelles franco-autrichiennes au XXe siècle: Karl Kraus et les germanistes français de son temps. Sigurd Paul Scheichl / Karl Zieger. Österreichisch-französische Kulturbeziehungen 1867-1938 / France – Autriche: leurs relations culturelles de 1867 à 1938, 78, Innsbruck University Press / Presses Universitaires de Valenciennes, pp.203-221, 2012, Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft. hal-02305718

HAL Id: hal-02305718

<https://hal.science/hal-02305718>

Submitted on 4 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marc Lacheny

(Valenciennes)

Petite contribution à l'histoire des relations culturelles franco-autrichiennes au XX^e siècle : Karl Kraus et les germanistes français de son temps

Préambule

Dans sa revue satirique *Die Fackel*, Karl Kraus réserve aux germanistes allemands – et plus particulièrement aux historiens de la littérature – une place de choix, bien que peu enviable, au sommet de l'échelle de son mépris. Le manifeste le plus radical de l'hostilité du satiriste à l'égard de l'histoire littéraire allemande est sans conteste « Razzia sur les historiens de la littérature » (*Razzia auf Literaturhistoriker*), une suite de textes hautement polémiques rédigés par Kraus en janvier 1912, soit quelques mois seulement avant son grand essai théorique sur Johann Nestroy, « Nestroy et la postérité » (*Nestroy und die Nachwelt*), qui porte encore la marque de la polémique de Kraus contre les historiens de la littérature, fustigés pour leur impéritie. L'une des personnalités précisément retenues par le satiriste pour son caractère emblématique est Albert Soergel (1880-1958), l'auteur de *Dichtung und Dichter der Zeit* (1911), mais surtout le germaniste allemand Richard M. Meyer (1860-1914), que Kraus présente comme la quintessence de tous les « crétiens » (*Trottel*) engendrés par l'Université¹.

Les germanistes français évoqués ou cités directement dans *Die Fackel* sont heureusement loin de subir le même sort que leurs homologues allemands ou autrichiens. Les noms de plusieurs germanistes s'y voient convoqués, certains comptant parmi les plus éminents de leur époque : Charles Andler, Charles Schweitzer et Henri Lichtenberger, ainsi que Germaine Goblot, Marcel Ray et Maximilien Rubel.

Par ailleurs, les liens entre Kraus et les germanistes français de son époque s'inscrivent dans le contexte plus vaste des rapports du satiriste autrichien à la culture française, frappés du sceau de l'ambivalence². D'un côté, Kraus possédait une maîtrise correcte de la langue française, suite à ses séjours parisiens précoces et aux agréables moments passés dans la capitale française en compagnie de son ami Herwarth Walden. De l'autre, ces souvenirs personnels tranchent avec les remarques du satiriste Kraus qui, en tant que critique culturel, a toujours fait preuve d'une certaine défiance, voire suspicion à l'égard de la France. Dans

¹ Voir Karl KRAUS, « Die neue Art des Schimpfens », *Die Fackel* n° 339-340, décembre 1911, pp. 51-56, ici : p. 56.

² Voir Edward TIMMS, « Karl Kraus's Adaptations of Offenbach: The Quest for the Other Sphere », *Austrian Studies* n° 13, 2005 (*Austria and France*, études réunies par Robert VILAIN), pp. 91-108, ici : p. 91. Les remarques qui suivent s'inspirent également des réflexions de Timms.

« Heine et les conséquences » (*Heine und die Folgen*), Kraus suggère ainsi que le français est une langue « féminine », facile et légère, à laquelle il oppose la profondeur de l'allemand, langue « masculine », et souligne la superficialité des nations latines, « das Schönheitsgesindel zwischen Paris und Palermo » (*Die Fackel* n° 329-330, août 1911, p. 4). C'est en fait la Première Guerre mondiale qui semble avoir constitué un tournant majeur dans la position de Kraus vis-à-vis de la culture française : en octobre 1917, après l'entrée en guerre des Etats-Unis, le satiriste changea radicalement d'avis sur le contraste entre nations germaniques et nations latines, donnant désormais son assentiment à l'alliance entre Anglo-saxons (Angleterre et Etats-Unis) et Latins (France et Italie), par opposition à la forme moderne, pervertie, du *Volkstum* (*Volksdumm* ?) allemand³. D'un autre côté néanmoins, Kraus resta pleinement conscient des dangers constitués par le militarisme français : dans *Les derniers jours de l'humanité* (acte V, scène 15), il met ainsi en scène trois généraux français aux noms parlants, De Massacré, Meurtrier et Gloirefaisant, tout aussi sanguinaires que leurs « collègues » allemands, aux noms également éloquentes de Metzler et Niedermacher (acte V, scène 14). De même Kraus, qui considérait le traité de Versailles comme un désastre, fut-il choqué par l'occupation de la Ruhr par la France en 1923, dans laquelle il voyait une véritable trahison des idéaux révolutionnaires de liberté et de fraternité. Dans une strophe ajoutée à *L'Homme déchiré* (*Der Zerrissene*) de Nestroy, il écrit :

Die Nation, der die Menschheit das Menschsein verdankt,
die ist jetzt unheilbar am Kriegführ'n erkrankt.
Die fraternité, ja die war früher einmal,
und die égalité ist ihnen auch schon egal.
Doch halt... was die liberté betrifft, sind sie doch noch so frei,
wenn der Nachbar nichts hat, ihn zu führ'n in Sklaverei,
Die Nation der Ideale ist jetzt der reine Barbar
und statt der Kultur hat man jetzt die gloire.⁴

Au milieu des années 1920, Kraus atténua toutefois ses propos en apportant son soutien à Aristide Briand, partisan du désarmement et de la réconciliation (voir *Die Fackel* n° 820-826, octobre 1929, p. 110 ; n° 857-863, août 1931, pp. 5-7 ; n° 876-884, octobre 1932, pp. 12-14). Tout cela conduisit le satiriste à des positions souvent équivoques sur les orientations de la France en matière politique et militaire :

Dans ses articles rédigés pendant et après la Grande Guerre, Kraus oscille entre d'une part une condamnation du militarisme et de l'instrumentalisation de la guerre auxquels la France n'échapperait

³ Voir à ce sujet le petit texte « Zwischen den Lebensrichtungen », *Die Fackel* n° 462-471, octobre 1917, pp. 76-78.

⁴ *Die Fackel* n° 613-621, avril 1923, p. 55.

pas et, d'autre part, une valorisation de la France et de ses alliés comme contrepoids positif à la machine de guerre allemande.⁵

Les positions souvent polémiques prises par Kraus à l'égard de la France dans le domaine militaire n'affectèrent toutefois en rien les rapports personnels et affectifs entretenus par le satiriste avec un pays dans lequel il multiplia les séjours à partir du milieu des années 1920, à Paris comme dans le sud de la France, au cours de l'entre-deux-guerres.

Après avoir retracé le fil des lectures publiques que Kraus donna en Sorbonne à partir de 1925 et rappelé les principaux enjeux de la triple proposition, sous l'égide de Charles Andler, de Kraus au Prix Nobel de littérature, j'aimerais présenter un vaste corpus resté jusqu'ici totalement inexploité par la recherche krausienne : le fonds Maximilien Rubel à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) de l'Université Paris X, qui documente en profondeur les liens entretenus par Kraus avec la germaniste française Germaine Goblot, laquelle a pour ainsi dire lancé dans les années 1930 la recherche sur Kraus en France. S'il s'agit donc de s'interroger en premier lieu sur le rôle joué par des germanistes français éminents, comme Andler et Schweitzer, ou moins connus, comme Goblot, en faveur de Kraus, on ne saurait, à l'inverse, négliger le rôle fort instructif joué également par le satiriste dans l'histoire de la germanistique française dans la première moitié du XX^e siècle.

1. Karl Kraus et Paris, de la Sorbonne au prix Nobel

En 1910, Karl Kraus commença ses lectures publiques à Berlin (où il en fit 105) et Vienne (414), avant d'exporter son entreprise sous d'autres cieux : Brno (12), Munich (17), Hambourg (10), Prague (57)... et Paris (10).

- **Kraus en Sorbonne**

En mars 1925, le germaniste français Charles Schweitzer invita Kraus à donner une série de conférences en allemand à la Sorbonne, incluant notamment des scènes tirées des *Derniers jours de l'humanité*⁶. Par ses dix lectures publiques données en Sorbonne, au cours desquelles il mêla l'interprétation de ses propres œuvres (satires et poèmes), la lecture de la *Pandora* de Goethe et celle d'une version allemande du *Macbeth* de Shakespeare, Kraus contribua directement, sur un plan culturel, au « processus de réconciliation internationale »⁷, assurant au passage que sa seule patrie, c'était sa table d'écrivain : « [...] ich kein Vaterland

⁵ Marina ALLAL, « D'Offenbach à Dreyfus : Karl Kraus et Paris », *Germanica* n° 43, 2008 (*Modes intellectuelles et capitales mitteleuropéennes autour de 1900 : échanges et transferts*, textes réunis par Martine SFORZIN et Karl ZIEGER), pp. 139-150, ici : p. 147.

⁶ Voir *Die Fackel* n° 686-690, mai 1925, pp. 36-38.

⁷ Edward TIMMS, « Karl Kraus's Adaptations of Offenbach: The Quest for the Other Sphere », *op. cit.*, p. 92: « the process of international reconciliation » (notre traduction).

habe außer meinem Schreibtisch »⁸. Dans l'un de ses aphorismes, Kraus offre une variante de cette même idée en s'en prenant au chauvinisme : « Am Chauvinismus ist nicht so sehr die Abneigung gegen die fremden Nationen als die Liebe zur eigenen unsympathisch »⁹.

Il apparaît très vite que l'invitation de Kraus à la Sorbonne est tout sauf anodine, car dirigée contre certaines formes de tentatives de réconciliation avec l'Allemagne après la Première Guerre mondiale. L'invitation de l'Autrichien Kraus par Schweitzer apparaît même comme une sorte de réponse à l'invitation à Paris, par le germaniste Henri Lichtenberger, des Allemands Thomas Mann et Alfred Kerr, un critique théâtral berlinois redouté qui avait rédigé et signé, au cours de la Grande Guerre, des poèmes bellicistes sous le pseudonyme de Gottlieb. Or lorsque, en 1926, Kerr se rendit à Paris pour donner des conférences à la Sorbonne, à l'endroit même où Kraus s'était produit un an plus tôt, le satiriste profita de cette occasion pour lancer sa deuxième vague de polémiques contre lui¹⁰ (la première polémique contre Kerr, qui comprend « Der kleine Pan ist tot », « Der kleine Pan röchelt noch », « Der kleine Pan stinkt schon » et « Der kleine Pan stinkt noch », ayant eu lieu en 1911). Germaine Goblot, germaniste française et fervente admiratrice de Kraus, se chargera, quatre ans après l'« affaire Kerr » de 1926, de relayer le message du satiriste en informant le public français des activités pour le moins douteuses du critique théâtral berlinois au cours de la guerre par le biais d'articles, parus à la fois dans *Mercure de France* (1^{er} novembre 1930, pp. 594-611 : « Gottlieb ») et *Action française* (6 novembre 1930 : « Alfred Kerr et les Gottlieb »).

- **Kraus et le prix Nobel de littérature : le rôle d'Andler et de Schweitzer**

Ces lectures parisiennes de Kraus eurent une conséquence directe étonnante : par trois fois, de 1926 à 1930, le nom de Kraus fut proposé au prix Nobel de littérature, décerné chaque année par l'Académie suédoise de Stockholm¹¹. Précisons toutefois que les premiers efforts, en 1925, pour faire accéder Kraus au prix Nobel eurent pour cadre Vienne et non Paris¹². Ce furent des Autrichiens proches de Kraus qui se trouvèrent à l'origine de cette proposition : Helene Kann (future héritière et conservatrice des manuscrits du satiriste par volonté testamentaire, elle contribuera à sauver nombre d'œuvres et de manuscrits – dont certains de Kraus – en les faisant passer de Vienne en Suisse) et surtout l'écrivain et critique Sigismund von Radecki (qui prêtera main forte à Kraus en particulier lors de ses procès contre Alfred Kerr). Conformément aux statuts du prix Nobel, les personnes proposant Kraus devaient être soit membres d'une Académie soit professeurs d'esthétique, de littérature ou d'histoire dans

⁸ « Der Vogel, der sein eigenes Nest beschmutzt », *Die Fackel* n° 781-786, juin 1928, pp. 1-9, ici : p. 4.

⁹ Karl KRAUS, *Schriften*, vol. 8 (*Aphorismen*), éd. par Christian Wagenknecht, Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1986, p. 59. L'Université, à cause de son chauvinisme, fut du reste plusieurs fois la cible de Kraus, comme dans « Innsbruck und Anderes », *Die Fackel* n° 531-543, avril 1920.

¹⁰ Voir « Der größte Schuft im ganzen Land... (Die Akten zum Fall Kerr) », *Die Fackel* n° 787-794, septembre 1928.

¹¹ A ce sujet, voir en particulier la documentation rassemblée et présentée par Gösta WERNER sous le titre « Karl Kraus et le Prix Nobel », *Austriaca* n° 22, 1986 (*Karl Kraus (1874-1936)*, études réunies par Sigurd P. SCHEICHL et Gerald STIEG), pp. 25-33.

¹² Sur ce point, voir aussi Gilles SOSNOWSKI, « Karl Kraus et la France », in Gilbert KREBS et Gerald STIEG, Eds, *Karl Kraus et son temps. Karl Kraus und seine Zeit*, Asnières: Publications de l'Institut d'Allemand, 1989, pp. 111-126, ici: pp. 117 *sqq.*

une Université ou un établissement d'enseignement supérieur. Or à l'époque, le monde universitaire allemand et autrichien regorgeait de conservateurs et de nationalistes¹³ – *a priori* donc hostiles à Kraus. De surcroît, l'antisémitisme sévissait à l'université de Vienne dans les années 1920-1930, et des enseignants d'origine juive comme Max Adler et Julius Tandler y souffraient d'une constante discrimination. Une strophe ajoutée par Kraus à *L'Homme déchiré* de Nestroy en porte la trace :

Vom Numerus Clausus ist viel jetzt die Red',
das heißt auf deutsch: Weniger Juden für die Universität!
Und ich hab' 'glaubt, sie wollen einfüh'r'n, daß weniger Idioten
sich Doktor soll'n nennen und die's schon sind, wer'n verboten.¹⁴

C'est donc fort logiquement que Radecki ne tarda guère à se tourner non pas vers des professeurs autrichiens ou allemands, mais vers des professeurs français, avec lesquels il entra en contact en mars 1925, à l'occasion des premières conférences de Kraus en Sorbonne. Radecki sollicite ainsi l'aide de Charles Schweitzer et de Charles Andler (spécialiste du pangermanisme et de Nietzsche, titulaire de la chaire de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France de 1926 à 1933), qui obtinrent pour la proposition de Kraus au prix Nobel la signature de collègues de renom à la Sorbonne : le philologue Ferdinand Brunot (auteur entre autres de *Histoire de la langue française des origines à nos jours* et alors doyen de la Faculté des Lettres), l'anthropologue et ethnologue Lucien Lévy-Bruhl, ainsi que les philosophes Léon Brunschvicg, Abel Rey, Paul Fauconnet, Léon Robin et André Lalande.

Dans leur texte du 10 novembre 1925 adressé aux membres du jury chargé de désigner le prix Nobel de littérature, Andler et Schweitzer, exprimant d'un côté leur haute estime à la fois pour l'homme et l'écrivain Kraus, présentent de l'autre leur démarche comme un geste de rapprochement et même de réconciliation entre d'anciens ennemis :

Des voix françaises qui s'élèveraient en faveur d'un écrivain de langue allemande sembleront toujours particulièrement impartiales. Ce serait aussi un signe de durable apaisement si un jour prochain peut-être, des suffrages allemands demandaient que le Prix Nobel fût de nouveau désigné parmi les compatriotes d'Anatole France. Cette pensée de concorde a dicté la présente démarche.

L'Autriche, plus humiliée par la guerre qu'aucun autre pays, compte quelques écrivains d'un talent éclatant. L'un d'eux est remarquable entre tous par son intransigeante pureté morale, par son grand cœur, par son puissant tempérament d'artiste : c'est KARL KRAUS.¹⁵

¹³ *Id.*, p. 119.

¹⁴ *Die Fackel* n° 613-621, p. 56.

¹⁵ « Documents concernant le Prix Nobel », *op. cit.*, *Austriaca* n° 22, 1986, pp. 39-46, ici : pp. 40-41. Kraus a lui-même rendu compte, sous le titre « Der Nobelpreis », de la démarche des universitaires français dans *Die Fackel*

Même si le texte de proposition de Kraus au prix Nobel de littérature se présentait lui-même comme « impartial », force est de constater que la défense de la candidature du satiriste était tout sauf innocente, et encore moins anodine : les professeurs Andler et Schweitzer étaient tous deux issus d'Alsace, province rendue, avec la Lorraine, à la France en 1918. Tous deux furent ce qu'il est convenu d'appeler des « germanistes de combat » (*Kampfgermanisten*)¹⁶, comme leurs « successeurs » Robert Minder ou Pierre Bertaux.

En soutenant la candidature de Kraus, l'Alsacien Andler, farouche opposant à l'*Anschluss*, poursuivait un but précis, celui de défendre via Kraus, « ce très noble écrivain autrichien », l'indépendance de l'Autriche. Proche des *Cahiers de la quinzaine* de Charles Péguy avant 1914, il partageait avec ce dernier « la peur de l'impérialisme wilhelminien »¹⁷ et, tout comme Schweitzer, il entretenait des relations profondément ambiguës avec l'Allemagne :

Après 1911, il ne retournera jamais en Allemagne. Jamais une université allemande ne lui demandera de conférences, jamais aucun des services français chargé [sic !] des relations avec l'étranger ne lui demandera sa collaboration.¹⁸

Cette relation profondément ambivalente à l'Allemagne se reflète d'ailleurs dans la production scientifique d'Andler : à partir de 1913, année où il publia *Le Socialisme impérialiste dans l'Allemagne contemporaine*, il consacra l'ensemble de ses travaux à la critique du pangermanisme. D'une manière sensiblement analogue, Charles Schweitzer, redoutant un retour en force de l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, présenta Kraus avant tout comme un pacifiste autrichien et comme le défenseur de valeurs anti-impérialistes. De Schweitzer – en particulier de sa relation amour-haine à l'Allemagne¹⁹ suscitée par « le viol de l'Alsace-Lorraine »²⁰, autrement dit l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne en 1871 –, Jean-Paul Sartre, son petit-fils, brossa un portrait mémorable dans *Les mots* :

n° 800-805, février 1929, pp. 56-58 – ajoutant toutefois (p. 58) plusieurs fautes d'impression fâcheuses dans la liste des noms des signataires.

¹⁶ Sur ce point, voir également Gerald STIEG, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », in Gilbert J. CARR et Edward TIMMS, Eds, *Karl Kraus und Die Fackel: Aufsätze zur Rezeptionsgeschichte / Reading Karl Kraus: Essays on the reception of Die Fackel*, München: Iudicium, 2001, pp. 206-218, ici: pp. 209-210.

¹⁷ *Id.*, pp. 209-210: « die Angst vor dem wilhelminischen Imperialismus. » (Notre traduction)

¹⁸ Gilles SOSNOWSKI, « Karl Kraus et la France », *op. cit.*, p. 122. Patriote intransigent, profondément marqué par la perte par la France de l'Alsace-Lorraine en 1871, Andler créa même la Ligue Républicaine d'Alsace-Lorraine et la revue *L'Alsace Républicaine*.

¹⁹ Le terme de « germanophobie » appliqué par Gerald Stieg à Charles Schweitzer (in: Gerald STIEG, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », *op. cit.*, p. 209) peut prêter à confusion car il est susceptible d'inclure l'Autriche.

²⁰ Jean-Paul SARTRE, *Les mots*, Paris: Gallimard, 1964, p. 56.

Il y a de vrais méchants : les Prussiens, qui nous ont pris l'Alsace-Lorraine et toutes nos horloges, sauf la pendule de marbre noir qui orne la cheminée de mon grand-père et qui lui fut offerte, justement, par un groupe d'élèves allemands ; on se demande où ils l'ont volée. On m'achète les livres de Hansi, on m'en fait voir les images : je n'éprouve aucune antipathie pour ces gros hommes en sucre rose qui ressemblent si fort à mes oncles alsaciens. Mon grand-père, qui a choisi la France en 71, va de temps en temps à Gunsbach, à Pfaffenhofen, rendre visite à ceux qui sont restés. On m'emmène. Dans les trains, quand un contrôleur allemand lui demande ses billets, dans les cafés quand un garçon tarde à prendre la commande, Charles Schweitzer s'empourpre de *colère patriotique* ; les deux femmes se cramponnent à ses bras : « Charles ! Y songes-tu ? Ils nous expulseront et tu seras bien avancé ! » Mon grand-père hausse le ton : « Je voudrais bien voir qu'ils m'expulsent : je suis chez moi ! » [...] Charles ne peut se permettre qu'une pointe délicate de *chauvinisme* : en 1911 nous avons quitté Meudon pour nous installer à Paris, 1 rue Le Goff ; il a dû prendre sa retraite et vient de fonder, pour nous faire vivre, l'Institut des Langues Vivantes : on y enseigne le français aux étrangers de passage. Par la méthode directe. Les élèves, pour la plupart, viennent d'Allemagne. Ils paient bien : mon grand-père met les louis d'or sans jamais les compter dans la poche de son veston ; ma grand-mère, insomniaque, se glisse, la nuit, dans le vestibule pour prélever sa dîme « en catimini », comme elle dit elle-même à sa fille : *en un mot, l'ennemi nous entretient* ; une guerre franco-allemande nous rendrait l'Alsace et ruinerait l'Institut : Charles est pour le maintien de la Paix.²¹

Dans un tel contexte culturel et politique, on ne s'étonne guère de l'absence, sur la liste des signataires de la proposition de Kraus au prix Nobel, des noms de germanistes français éminents de cette époque comme Henri Lichtenberger (1864-1941), spécialiste de Goethe à la Sorbonne, ou Geneviève Bianquis (1886-1972), appelée à devenir professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Même si Andler écrit, dans une lettre datée de la pentecôte 1927, ne pas comprendre pourquoi les germanistes sollicités, à l'instar de Lichtenberger, n'ont pas répondu à son attente²², la réponse semble pourtant claire avec le recul : bien qu'ayant rédigé en 1921 une brève étude sur *Le problème autrichien* et qu'ayant rencontré les membres du comité de soutien à Karl Kraus à Vienne en 1927, Lichtenberger, qui avait invité Thomas Mann et Alfred Kerr à Paris en 1926²³, travaillait activement, contrairement à Andler et Schweitzer, au rapprochement culturel entre la France et l'Allemagne. S'ajoutait à cela la question de la rivalité, voire de l'hostilité personnelle entre Lichtenberger et Andler.

Dans sa thèse intitulée *La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke* de 1926, Bianquis, quant à elle, ne mentionne Kraus qu'incidemment, comme « poète à ses heures »...

En 1928, le nombre des Français prêts à soutenir la candidature de Kraus s'était d'ores et déjà considérablement réduit, passant de 9 à 3 : Andler et Ferdinand Brunot toujours, auxquels vint s'ajouter la signature de l'angliciste Louis Cazamian, professeur de langue et littérature anglaises à la Sorbonne. En 1930, Andler demeura l'unique signataire de la proposition (légèrement remaniée) de Kraus au prix Nobel. Par trois fois, celle-ci fut rejetée par le Président de la Commission du Nobel, l'écrivain suédois Per Hallström (1866-1960) –

²¹ *Id.*, pp. 32-34 (c'est nous qui soulignons).

²² « Documents concernant le Prix Nobel », *op. cit.*, p. 42: « Je ne vois pas bien les raisons pour lesquelles ce sont justement les germanistes qui n'ont pas suivi, alors que mon collègue Henri Lichtenberger a reçu un accueil si chaleureux à Vienne. »

²³ Voir Thomas MANN, « Pariser Rechenschaft », in: T. M., *Autobiographisches*, Frankfurt-am-Main: Fischer-Bücherei (MK 119), 1968.

lequel rédigea également le rapport défavorable à la candidature de Hofmannsthal²⁴ – au motif que *Die Fackel* ne relevait pas de la littérature, mais du journalisme. Dans son rapport de 1928, il écrit :

Il n'y a rien à ajouter, car Kraus, au cours des deux dernières années écoulées, n'a rien publié qui relève de la littérature. [...]

Cette revue [*Die Fackel*] est tout de même difficilement accessible au lecteur étranger et elle est si fortement marquée du coin du *journalisme* que toute cette production n'entre aucunement dans le domaine du prix Nobel.²⁵

Pour conclure sur ce point, la proposition de Kraus au prix Nobel de littérature fut donc certes le résultat d'une certaine admiration des germanistes français Andler et Schweitzer pour l'œuvre littéraire du satiriste, mais elle répondit aussi – et sans doute même surtout – à une stratégie quasi politique consistant à utiliser Kraus comme une véritable arme contre l'impérialisme wilhelminien²⁶ et à jouer l'Autriche contre l'Allemagne. Pour le dire en termes bourdieusien, Kraus apparaissait à Andler et Schweitzer comme un représentant majeur du champ culturel autrichien opposé au champ politique allemand. Ainsi Schweitzer écrivit-il dans le *Bulletin trimestriel de la société pour la propagation des langues étrangères en France* (n° 2, avril-juin 1925, texte reproduit dans *Die Fackel* n° 686-690, pp. 37-38, ici : p. 38), à l'occasion des lectures publiques de Kraus à la Sorbonne en mars 1925 :

Comment aurait-il gardé le silence devant l'aveuglement de cette dynastie autrichienne qui, d'année en année, redoublait de servilité envers son puissant rival de Berlin, et qui avait oublié Sadowa pour se laisser entraîner, de gaieté de cœur, vers des catastrophes nouvelles ? Ces catastrophes, Karl Kraus les prévoyait et les prédisait dès cette époque.

En d'autres termes, les professeurs alsaciens Andler et Schweitzer voyaient avant tout en Kraus un patriote autrichien radicalement opposé au pangermanisme, l'arme anti-allemande par excellence. Rappelons d'ailleurs, à ce propos, que Kraus a été l'un des rares à s'opposer du début à la fin à l'idée de l'*Anschluss* et n'a jamais cessé de défendre l'indépendance de l'Autriche. Il va de soi que l'entreprise d'Andler et de Schweitzer, reposant

²⁴ Contrairement à Kraus, Hofmannsthal avait pourtant reçu le soutien de personnalités de renom, comme Gerhart Hauptmann, Max Reinhardt, Richard Strauss, les professeurs Walther Brecht et Josef Redlich, ou encore l'archevêque de Salzbourg Ignatius Rieder. Voir sur ce point la documentation exhaustive réunie là encore par Gösta WERNER dans son article « Hugo von Hofmannsthal und der Nobelpreis », *Hofmannsthal-Blätter* n° 28, 1983, pp. 5-79.

²⁵ « Documents concernant le Prix Nobel », *op. cit.*, pp. 44 *sq.* (c'est nous qui soulignons). Quelques décennies plus tard, le germaniste Claude David, professeur à la Sorbonne, a lui aussi continué à rejeter Kraus en le réduisant entre autres au statut de « journaliste » plutôt que d'homme de lettres, notamment dans son compte rendu de *Troisième nuit de Walpurgis* (aux éditions Kösel) paru dans *Etudes Germaniques* n° 10/1, 1955, pp. 86 *sqq.*

²⁶ Voir également Gerald STIEG, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », *op. cit.*, p. 209: « Andler und Schweitzer sahen in Kraus einen Nobelpreiskandidaten deutscher Sprache, dessen Herkunftsland ihnen ein Gegengewicht zum gefürchteten Großdeutschland zu bieten schien. »

sur la défense d'un auteur dépourvu de tout soutien dans son propre pays comme en Allemagne, était vouée à l'échec, ce dont Andler a d'ailleurs parfaitement pris conscience, comme il ressort d'une lettre datée du 23 mai 1929 :

Cependant, la principale contradiction dans la candidature de Karl Kraus reste le fait qu'il est l'ennemi de tous les milieux officiels de son pays et attend pourtant une distinction d'une institution aussi officielle que le jury du prix Nobel.²⁷

C'est, ironie de l'histoire, à l'Allemand Thomas Mann que revint finalement le prix Nobel de littérature en 1929 !

2. Les autres germanistes français défenseurs de Kraus de 1910 à 1940 : Marcel Ray, Germaine Goblot et Maximilien Rubel

Il convient à présent de quitter (provisoirement) le terrain culturel et politique pour tâcher de pénétrer dans le cercle des amis français de Kraus : les germanistes Germaine Goblot et Marcel Ray. Maximilien Rubel, dont il sera également question, n'a, lui, jamais rencontré personnellement le satiriste.

- **Marcel Ray**

Ecrivain et diplomate qui fit découvrir George Grosz (un peintre dont Kraus admirait l'œuvre engagée) au public français dès 1927, Marcel Ray (1878-1951) fit partie du premier cercle des amis français de Kraus. Traducteur, dès 1913, d'extraits tirés du premier volume d'aphorismes du satiriste (*Sprüche und Widersprüche* – 1909 –, *Les Cahiers d'Aujourd'hui*, Paris, n° 7, octobre 1913, pp. 341-345), il fut également l'auteur, entre autres, d'un hommage marquant à Kraus publié dans le cadre de l'enquête de la revue innsbruckoise *Der Brenner* sur le polémiste (« Rundfrage über Karl Kraus », 1913) :

Karl Kraus, l'incommode ou la mauvaise conscience de Vienne. Il renforce la colonne vertébrale des Viennois en leur administrant des coups de pied.

Depuis que je connais Karl Kraus, je crois que je comprends l'histoire de Savonarole. Savonarole a sans doute été, lui aussi, un artiste pris de dégoût par l'enthousiasme des Florentins pour l'art.

J'ai trois raisons de dire merci à Karl Kraus. Il sauve les étrangers vivant à Vienne de la maladie du sommeil. Il encourage l'ennemi des écrivillons lâches et paresseux à exiger une langue allemande de haut niveau. Il réconcilie l'Européen avec la mentalité autrichienne.²⁸

²⁷ « Documents concernant le Prix Nobel », *op. cit.*, p. 43.

Le *Cahier de l'Herne* consacré à Kraus a publié l'autre hommage de Marcel Ray, rédigé en juin 1934 à l'occasion du soixantième anniversaire du satiriste (*Cahiers de l'Herne* n° 28, 1975, pp. 208-209), qui commence ainsi :

Entre Karl Kraus et la France il existe une dette de guerre et un problème de transfert. La dette reste impayée, le problème n'est pas résolu. Karl Kraus revient chaque été sur cette terre française qu'il aime et où il est encore si mal connu. Il lui plaît d'y respirer un air plus libre et plus heureux. Mais la France persiste inconsciente de l'hommage indirect que lui a rendu, en tant de pages irréprochables, un des plus fermes esprits et une des âmes les plus nobles de ce triste temps. (p. 208)

- **Germaine Goblot**

La Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) de l'Université Paris X dispose par ailleurs, depuis 1999, d'un fonds de recherche particulièrement riche, les archives Maximilien Rubel, qui comportent un ensemble, unique par sa diversité, de documents (284 pièces au total) relatifs à la fois aux liens entre Germaine Goblot et Karl Kraus et au travail de cette germaniste française, aujourd'hui méconnue, sur l'œuvre du satiriste.

Cet ensemble impressionnant, resté jusqu'ici inexploité par la recherche krausienne et qui mériterait assurément une publication séparée, se compose de trois cartons : dans le premier figurent des cahiers de notes de Germaine Goblot sur certains aspects de la vie et de l'œuvre (surtout du lyrisme) de Karl Kraus (17 pièces), un cahier de notes, des brouillons et textes sur l'enfance du satiriste (12 pièces), ainsi qu'un cahier de notes, des textes et coupures de presse sur Alfred Kerr et Karl Kraus (26 pièces) ; dans le deuxième carton, la correspondance entre Germaine Goblot et Maximilien Rubel de 1935 à 1948 – avec de nombreuses références à Kraus – (104 pièces), ainsi que des traductions de textes de Kraus par Goblot (49 pièces) ; dans le troisième et dernier carton, des textes sur Kraus et Goblot, une liste d'archives sur Kraus dans la documentation de Rubel, la tentative d'inventaire de ce dernier et des documents divers, dont des coupures de presse sur Kraus (32 pièces), et enfin, des brochures et publications diverses au sujet du polémiste (36 pièces).

Si les rapports de Kraus aux femmes qui l'ont entouré, sa mère d'abord, puis Mary Dobrzensky, Annie Kalmar, Helene Kann, Gina Kaus, Irma Karczewska, Mechtilde Lichnowsky ou Sidonie Nádherný sont, notamment grâce à la publication de leurs échanges épistolaires, souvent bien documentés, c'est en revanche loin d'être le cas de ceux que Kraus a entretenus avec Germaine Goblot. Fille du philosophe des sciences français Edmond Goblot (1858-1935), professeur agrégé d'allemand en 1917, Germaine Goblot (1892-1948) fut une germaniste française engagée qui, au péril de sa vie, cacha des juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale. D'abord enseignante au Lycée des Pontonniers à Strasbourg, elle poursuivit sa carrière au Lycée de Jeunes Filles de Lyon-Saint-Just après la guerre.

²⁸ Marcel RAY, « Karl Kraus », *Austriaca* n° 22, 1986, p. 11.

La vaste documentation rassemblée dans le fonds Rubel, dont nous ne pourrons donner ici qu'un trop bref aperçu, met en lumière la triple nature des relations entretenues par Goblot avec Kraus : traductrice et chercheuse, Germaine Goblot fut aussi une proche du satiriste et de son entourage. C'est par ces différents canaux qu'elle s'est appliquée, à partir de 1929, à faire connaître Kraus en France.

Comme traductrice d'abord, Goblot s'est essentiellement occupée de la partie aphoristique de l'œuvre krausienne : c'est ainsi qu'elle traduisit, en collaboration avec Maximilien Rubel, des extraits de *Sprüche und Widersprüche* (traduction parue dans *Verbe. Cahiers Humains* n° 1-3, 1938, pp. 3-5) et, seule cette fois, 133 aphorismes de *Sprüche und Widersprüche* parus, sous le titre *Contradictions*, dans *Nef* (n° 34, septembre 1947, pp. 22-36), ainsi que 44 aphorismes, là encore tirés de *Sprüche und Widersprüche*, parus dans *Les Lettres Nouvelles* (n° 12, février 1954, pp. 187-196, avec un avertissement de Maximilien Rubel p. 186). A cette liste s'ajoutent la traduction d'extraits de *Lob einer verkehrten Lebensweise*, parue sous le titre *Eloge de la vie à l'envers* à nouveau dans *Verbe. Cahiers Humains* (n° 4-6, 1938, pp. 29-31) et celle de *Der Biberpelz*, parue sous le titre *Le manteau de castor* dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Kraus (Paris : L'Herne, 1975, pp. 47-51)²⁹. Le fonds Rubel contient même des ébauches de traduction, par Goblot et Rubel, des *Derniers jours de l'humanité*.

Comme chercheuse ensuite, Germaine Goblot reste la première véritable interprète de Kraus en France : auteur de nombreuses notes non publiées sur le satiriste, auquel elle apporta son soutien en 1930 dans les suites de l'« affaire Kerr »³⁰, elle consacra, à partir de 1929, plusieurs études à l'œuvre et à la biographie de Kraus : un article, intitulé « Karl Kraus et la lutte contre la barbarie moderne », paru dans la *Revue d'Allemagne* n° 18, 1929, pp. 325-348 et reproduit quasi intégralement dans *Die Fackel* n° 820-826, octobre 1929, pp. 80-90, qui présente dans les grandes lignes les lectures publiques, la technique satirique, le travail sur la langue et la critique de la presse de Kraus, et un article plus biographique, intitulé « Les parents de Karl Kraus », publié de manière posthume par Maximilien Rubel dans *Etudes Germaniques* n° 5/1, 1950, pp. 43-53, qui apparaît manifestement nourri des échanges amicaux avec le satiriste.

Ce qui frappe par ailleurs dans les travaux non publiés de Germaine Goblot sur l'œuvre de Kraus accessibles dans le fonds Rubel, c'est l'importance décisive accordée à ce qui est habituellement considéré, pour citer Musil, comme le « talon d'Achille » (*Achillesferse*) de Kraus, son lyrisme³¹, plutôt qu'à sa prose. Ainsi écrit-elle, à propos de cette partie le plus souvent dépréciée de l'œuvre du satiriste :

²⁹ Voir Gilles SOSNOWSKI, « Bibliographie » (L'œuvre de Karl Kraus en France et publications sur Kraus en France, liste complétée par Catherine Desclaux), *Austriaca* n° 22, 1986, pp. 109-117, ici : pp. 109-110.

³⁰ Dans le fonds Rubel (premier carton), de très nombreuses notes et coupures de presse documentent le soutien sans faille apporté en 1930 par Goblot à Kraus dans sa lutte contre Kerr.

³¹ Robert MUSIL écrit à ce propos : « Es ist unmöglich, in einem Theaterbericht, nebenbei, seine Figur zu skizzieren; ich muß mich auf die Feststellung beschränken, daß auch dieser streitbare Geist seine Achillesferse hat, oder wenn ich mich ganz mythologisch ausdrücken darf, daß die Leier, die er im Busen trägt, mit Achillessehnen bespannt ist. Seine mehr mit Beziehungs- als Bedeutungsfülle geladene Sprache deckt vollkommen ihr Gebiet der satirischen Prosa, für das sie geschaffen wurde, verliert ihre persönliche

Ce qu'il y a de nouveau et peut-être de déconcertant dans la poésie de Karl Kraus, c'est que l'objet de son enthousiasme, la source de son inspiration, c'est la langue elle-même. [...] C'est [...] pour cela que Karl Kraus n'a pas fait école : étant imprévisible, il est inimitable. [...] Rien qui soit laissé au hasard, tout est calculé, chaque détail apparaît nécessaire sous cette forme, à cet endroit, dans l'intention de produire tel ou tel effet. [...] Il me semble que ses vers ont des arrière-plans indéfinis, que les mots y sont, non des fleurs coupées et qui se fanent, mais des plantes vivantes, dont chacune plonge ses racines dans la phrase et germe, bourgeonne, fleurit d'une lecture à l'autre.³²

Goblot, qui prend régulièrement la défense de Kraus contre ses adversaires de tous bords, apparaît ici comme le modèle d'une recherche krausienne profondément laudative. De même ses textes sur Kerr parus en novembre 1930 dans *Mercure de France* et *Action française*, directement inspirés par Kraus, témoignent-ils d'une véritable vénération pour le satiriste.

Outre ses notes éparses et ses articles consacrés à Kraus, Germaine Goblot entreprit même de préparer, sous la direction du professeur Maurice Boucher, une thèse sur le satiriste intitulée *La vie et le verbe dans l'œuvre de Karl Kraus*, comme l'atteste l'abondante correspondance entre Goblot et Maximilien Rubel³³, dans laquelle Kraus constitue un sujet de débat récurrent. Cette correspondance, tout sauf paisible (dans une lettre non datée à Germaine Goblot, Rubel parle lui-même d'« énormes divergences de vue » entre eux au sujet de Kraus), révèle en effet une sorte de compétition entre les deux germanistes à propos du satiriste : Goblot et Rubel ont de fait eu l'idée, à peu près au même moment, d'écrire une thèse sur Kraus. Dans une lettre à Rubel datée du 8 juillet 1936, Germaine Goblot n'hésite d'ailleurs pas à recourir à un ton menaçant pour atteindre son but, autrement dit le retrait par Rubel de son sujet de thèse sur Kraus :

Je vous demande de renoncer purement et simplement à faire sur Karl Kraus une thèse principale [...]. Mon but est de dégager de l'œuvre et de la vie de Karl Kraus une philosophie, donc de faire une synthèse. [J'ai] l'ambition d'embrasser dans son ensemble l'œuvre, la pensée et la personnalité de Karl Kraus, sans quoi je ne pourrais rendre l'unité extrêmement serrée et le caractère de nécessité logique qui lui sont propres. [...] Si vous traitez une partie de cet ensemble si fortement charpenté, je n'en serai pas moins forcée, comme je suis engagée à présent, de reprendre ce que vous aurez dit, ou d'anticiper sur vous, si ma thèse paraît avant la vôtre. « Partager », je ne saurais. [...] Si vous remontez aux sources cachées d'où jaillit, avec la prose, la poésie, vous empiétez sur mon terrain. Si vous proposez d'étudier le contenu des œuvres en prose, alors vous chasserez encore bien plus sur mes terres, puisqu'en considérant la vie et le verbe chez Karl Kraus j'ai pour objets les deux mondes dont se compose son univers, et par suite ses idées sur ces deux mondes, donc le contenu de ses œuvres en prose. [...] De tout mon cœur, je souhaite, Monsieur, que vous ne gardiez pas trop de regret de tout ceci.

Ausdruckskraft aber in der dichterischen Prosa und im Vers. [...] Sein Wille, Mut und Fanatismus, seine ungeheure scharfe Witterung für das Unreinliche, die unnachahmliche Art seines Polizeigriffs, seine Fähigkeit, die Zeit als satirische Halbfertigware der Zeitung zu entnehmen und zu vollenden, alle diese Eigenschaften, die in seiner Publizistik zum Gebilde werden, wirken in seiner Dichtung um viele Grade schwächer. » (R. M., *Prosa und Stücke, kleine Prosa, Aphorismen, Autobiographisches, Essays und Reden, Kritik*, Reinbek: Rowohlt, 1978, p. 1660).

³² Fonds Maximilien Rubel, BDIC, F delta 1792/174. – [Recueil. Karl Kraus. Documents divers], premier carton (Karl Kraus et son œuvre: notes de Germaine Goblot. Le langage poétique, histoire de *Die Fackel*).

³³ *Id.*, deuxième carton (Correspondance Germaine Goblot-Maximilien Rubel 1935-1948).

S'il ne vous importe pas vraiment de faire une thèse, vous n'aurez pas de peine à donner une autre forme à votre projet. Je le désire très vivement.

Cependant, une fois que Germaine Goblot eut rédigé les premiers chapitres de sa thèse, les changements liés à la guerre bouleversèrent ses projets et la germaniste se voua dès lors entièrement à la lutte contre le nazisme. Elle fut emportée par une maladie en 1948, à un moment où elle était plus que jamais décidée à poursuivre son travail sur Kraus. De même la thèse sur le satiriste envisagée par Rubel (sous la direction d'Ernest Tonnelat) ne vit-elle jamais le jour, mais fut-elle remplacée par une thèse sur Marx, dont Rubel allait devenir un éminent spécialiste.

Sur un plan plus personnel enfin, Germaine Goblot compta, sinon parmi l'entourage très proche de Kraus, du moins parmi ses amis, ce dont témoigne là encore la correspondance avec le satiriste rassemblée dans le fonds Maximilien Rubel. On y trouve en tout trois cartes, un télégramme et une lettre³⁴ qui documentent non seulement les liens entre Kraus et Goblot, mais encore l'attachement du satiriste au sud de la France, tel qu'il ressort de ses différents séjours dans le Var à partir de 1929 : c'est précisément en été 1929, après avoir séjourné à Lyon où il avait rencontré Germaine Goblot, que Kraus découvrit la côte méditerranéenne, au Lavandou ; un an plus tard, en été 1930, il séjourna en compagnie d'Helene Kann à Cavalaire-sur-Mer.

Le premier des documents accessibles dans les archives Rubel, une longue lettre de deux pages de Kraus à Goblot datée du 24-25 juillet 1929, est intéressant surtout dans la mesure où il nous renseigne à la fois sur la perception par Kraus de sa maîtrise – manifestement de plus en plus restreinte – de la langue française, sur sa répugnance à prendre la plume pour entretenir sa correspondance (le satiriste dérogeant ici à la règle), sur sa gratitude envers Goblot qui venait de publier son premier article sur lui (« Karl Kraus et la lutte contre la barbarie moderne », *Revue d'Allemagne* n° 18, 1929, pp. 325-348, reproduit dans *Die Fackel* la même année) et sur les rapports de Kraus tant à l'Autriche qu'à la France comme patrie « de substitution ». En octobre 1932, dans « Hüben und Drüben », le satiriste laisse ainsi entendre que la France pourrait constituer pour lui une sorte de seconde patrie :

Mein Drüben – wenn's schon nicht mein Hüben sein kann – ist dort! Heimat ist, wo man sich heimisch fühlt ; wo man zu Hause ist, ist man es nicht immer ; und bestimmt nicht dort, wo der Tod drauf steht, solches zu bekennen!³⁵

Une rencontre sur la Côte d'Azur avant septembre est même évoquée :

Sehr geehrtes Fräulein Goblot!

³⁴ *Id.*, troisième carton (Textes sur Karl Kraus et Germaine Goblot).

³⁵ *Die Fackel* n° 876-884, p. 14.

Den Dank für die Gesinnung, die Sie mir zuwenden, schreibe ich auf deutsch. Sie haben zuerst bewiesen, dass Sie es kennen, und nun auch, dass Sie können. Und wenn Sie « viel Zeit brauchen, um einen deutschen Brief zu schreiben » – ein gutes Beispiel für « Gut Ding braucht Weile » –, so würde ich doch weit länger zu einem französischen brauchen. Denn ich habe Ihre Sprache leider so sehr verlernt, dass ich sie eben noch lesen kann, aber nicht einmal zu sprechen wage. Nun kommt noch dazu, dass ich überhaupt nie Briefe schreibe, ausser solchen, die – durch das Medium des Verlags der Fackel – der Öffentlichkeit gehören oder doch gehören könnten. Ihnen aber bin ich persönlichen Dank schuldig. Für die Zusendung jenes Heftes habe ich ihn schon abgestattet. Für den Inhalt zu danken, bin ich als der Beurteilte nicht berechtigt, jedoch verpflichtet als einer, der zuhause im Feindesland lebt und von solcher Teilnahme aus naher Fremde berührt wird. Ich habe Ihnen nicht für das zu danken, was Sie über mich sagen, sondern dafür, dass Sie das Unsägliche so miterleben und erfassen konnten. Es trifft sich nun gut, dass mir die erste der Nächte nach einer unvorstellbaren Arbeit in Hass und Hitze etwas Zeit gewährt, den Ausdruck schönerer Empfindung Ihrem Schreiben auf dem Fuss folgen zu lassen.

Umso schlechter dürfte sich 's leider in dem Sachlichen treffen, das es anregt. Just zwischen dem 8. und dem 20. September, in der Zeit, für die Sie Ihr sonst so erfreuliches Eintreffen versprechen, soll ich in Berlin sein: wegen der Proben und der Aufführung der « Letzten Nacht » (die übrigens in New York nur vorgelesen wurde). Sie wollen mich, wie Sie sagen, um manchen Rat bitten, mich, der vor Ratlosigkeit nicht einmal weiss, wohin er sich wenden soll. Zunächst und – was Sie ja so gut verstehen – und überhaupt. Nun wäre aber eines möglich. Ich muss mich eine Woche lang in Böhmen aufhalten und hatte die Absicht, dann nach einer Insel Torquerolles (Hyères)³⁶ bei Toulon zu gehen, von der mich freilich die Kunde, dass dort ein « Verehrer » weilen soll, ein wenig zurückhält. Bitte, sehr geehrtes Fräulein Goblot, wissen Sie in der dortigen Gegend von einem Punkt, wo es Wasser, Ruhe und etwas Grün gibt, das ich in diesem Sommer – ausser dem vom Vorgarten der französischen Gesandtschaft, an dem ich täglich vorbeigehe – noch nicht gesehen habe? Wenn nun dergleichen nicht zu weit von dem Ort wäre, wo Sie sich aufhalten (aber die Garonne ist wohl ein grosses Gebiet), dann wäre vielleicht die Begegnung vor dem September möglich. Jedenfalls bitte ich Sie auch um die Freundlichkeit, mir mitzuteilen, ob Sie die Reise nach Wien – was sucht man da nur! – verschieben könnten. Wenn sogleich abgesandt, würde Ihre Nachricht mich noch in Wien (IV. Lothringerstrasse 6, Tür 2) erreichen. Hoffentlich konnten Sie meine Schrift, mit der nur meine Setzer umgehen können, lesen. Die Vermeidung der deutschen Schrift, die ich sonst schreibe, möge die Unhöflichkeit wettmachen, dass ich nicht in französischer Sprache erwidert habe.

Mit wiederholtem Dank und einem herzlichen Gruss

Karl Kraus

Le goût de Kraus pour le sud de la France, exprimé dans la présente lettre à Goblot, est confirmé par les séjours répétés du satiriste dans le Var, où il passa ses vacances d'été entre 1929 et 1933. Tant dans ses lettres à Sidonie Nádherný que dans sa correspondance avec Germaine Goblot, Kraus ne tarit pas d'éloges sur les beautés de la Côte d'Azur. En été 1929, il s'installe à l'Hôtel de Provence du Lavandou et prend ses quartiers au Café du Centre³⁷. Enchanté par la beauté du site, il y attire Helene Kann, dont il est l'ami depuis 1904. Dans une carte du 20 août 1929 envoyée du Lavandou et présente dans le fonds Rubel, Kraus écrit à Goblot :

³⁶ L'île de Torquerolles évoquée ici par Kraus n'existe pas. Il s'agit en réalité de l'île de Porquerolles, constituant avec Port-Cros, l'île du Levant et deux îlots les îles d'Hyères, petit archipel de la Méditerranée situé au large de Toulon.

³⁷ Voir Christiane GAUVRETT, « Au Lavandou en 1929. Karl Kraus, celui qui savait... L'écrivain autrichien, critique prophétique du nazisme, séjourna dans le Var », *Figure libre. Le petit journal du réseau lalan*, 2006, p. 4.

Sehr schön. Aber Pardigan, wo ich heute war und wohin ich vielleicht übersiedeln werde, noch schöner. Ich vergass zu bitten: falls nach Wien noch nichts mitgeteilt, nicht zu sagen, dass ich hier bin. Für Wien bin ich überall inkognito. Näheres darüber hoffentlich dort. Herzlichst grüsst Kraus. Hôtel Provence.

Un an plus tard, Helene Kann retourne s'installer dans le Var, à l'Hôtel de la Plage de Cavalaire-sur-Mer, où Kraus ne tarde pas à la rejoindre, en juillet 1930. On trouve des traces de ce deuxième séjour méditerranéen dans la correspondance de Kraus, comme dans cette courte formule adressée par le satiriste le 16 juillet 1930, de Cavalaire, à Sidonie Nádherný : « Es ist unbeschreiblich. Wohne in einem kleinen Hause im Pinienwald. » Quelques jours plus tard, Germaine Goblot reçut elle aussi une carte postale, datée du 26 juillet, représentant la plage du Canadel, toujours à Cavalaire. Cette fois-ci, le texte principal de la carte est écrit de la main d'Helene Kann, Kraus n'y apposant que sa signature, accompagnée d'une formule amicale à l'attention de Goblot :

Viele herzliche Grüsse, liebe Madame Goblot, aus dem schönen Cavalaire. Anfang August bin ich wieder in Wien. Ihre Helene M. Kann

Herzlichsten Gruss sendet Ihr K. K.³⁸

Moins d'une semaine plus tard, Kraus remonte la côte varoise vers le nord-ouest pour rendre visite à son autre ami français Marcel Ray à Saint-Tropez. Le quatrième document manuscrit présent dans le fonds Rubel, une carte postale montrant une vue chatoyante de Saint-Tropez, témoigne très concrètement de cette rencontre. Datée du 1^{er} août 1930, elle est écrite à la fois par Ray et par Kraus à l'adresse de Germaine Goblot (l'adresse étant rédigée de la main de Kraus lui-même) :

Viele herzliche Grüsse sendet K. K.

Mademoiselle,

K. Kraus, que j'ai eu le plaisir de retrouver ici, me dit que vous avez dû m'écrire il y a quelques mois et que vous n'avez reçu aucune réponse. Je n'ai reçu aucune communication de vous ; j'ai d'ailleurs été, depuis janvier, presque toujours absent de Paris et la plupart du temps hors de France ; il est donc possible qu'une partie de ma correspondance se soit perdue. Il va sans dire que je me serais fait un devoir de vous répondre. Je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien agréer mes respectueux hommages. Marcel Ray

En 1931, c'est, outre Germaine Goblot et sa mère, la baronne Sidonie Nádherný que Kraus invita sur la côte varoise³⁹. Le dernier séjour du satiriste dans le Var remonte à

³⁸ Notons au passage que Germaine Goblot gardera des liens étroits avec l'entourage de Kraus : Helene Kann envoya ainsi une dizaine de lettres à Goblot avant et après la mort de Kraus (de 1930 à 1939), et l'on observe même une intensification de leur amitié après le décès du satiriste.

l'automne 1933, date à partir de laquelle il refusa de quitter l'Autriche pour combattre le nazisme de l'intérieur.

Précisons enfin que Germaine Goblot compta en mai 1931 – avec Alban Berg, Albert Broch, Ludwig von Ficker, Heinrich et Otokar Fischer, Emil Franzel, Werner Kraft, Ernst Krenek, Franz Leschnitzer, Adolf Loos, Soma Morgenstern, Rudolf Ploderer, Paul Rilla, Otto Rommel, Richard Schaukal, Max Stefl, Eduard Steuermann, Otto Stoessl et Anton Webern – parmi les signataires de la proclamation de la création du « Theater der Dichtung Karl Kraus ». De son côté aussi, Kraus n'a jamais cessé de louer les « efforts [consentis par Germaine Goblot] pour jeter des ponts entre la culture française et la culture germanique »⁴⁰.

- **Maximilien Rubel**

Il serait injuste de conclure cette présentation sans revenir, quelques instants au moins, à Maximilien Rubel (1905-1996), qui fut certes surtout l'éditeur de l'œuvre de Marx dans la bibliothèque de la Pléiade, mais dont les champs d'intérêt excédaient largement ce domaine, allant également de la politique internationale à l'anarchisme, en passant par le pacifisme, le féminisme ou encore... Karl Kraus⁴¹.

Né en 1905 dans la capitale de la Bucovine, à Czernowitz (comme les poètes Rose Ausländer, Paul Celan, Alfred Gong, Immanuel Weißglas ou le romancier Gregor von Rezzori) – ville où s'entremêlaient les langues, les cultures germanique et slave, les communautés chrétienne et juive –, réfugié à Vienne, puis de retour en 1918 dans sa ville natale devenue roumaine, Maximilien Rubel quitte à nouveau cette dernière en 1931 pour s'installer à Paris, où il poursuit des études d'allemand et de littérature – et obtient la naturalisation française en 1937. Notons que son goût pour l'œuvre de Kraus est antérieur à son attirance pour l'œuvre de Marx, dont il n'entamera l'« exploration historico-critique » (selon son expression) qu'après 1945. Dès le milieu des années 1930 en effet, Rubel se passionne pour la prose et en particulier pour les aphorismes de Kraus, dont il donnera d'ailleurs peu après une traduction en collaboration avec Germaine Goblot.

³⁹ Kraus séjourna du 19 au 31 août 1931 à Cavalaire, avant de rejoindre Marseille le 1^{er} septembre. Dans une lettre du 21 août 1931, il écrit à Sidonie Nadherny: « Nach 2 ½ Tagen München flog ich nach Genf und fuhr dann sogleich per Bahn nach Toulon, von dort mit Autocar nach Le Lavandou, wo ich vergebens Zimmer suchte. Nach einer Stunde fuhr ich nach Cavalaire, wo zufällig das letzte und sicher allerschönste Quartier frei war, d. h. nach zwei Nächten im Hotel sur Mer seit gestern in einer prachtvollen Villa (sie heißt: Doux exil), die mit dem Hotel zusammenhängt [...] », in Karl KRAUS, *Briefe an Sidonie Nadherny von Borutin 1913-1936*, éd. par Heinrich Fischer, Michael Lazarus, Walter Methlagl et Friedrich Pfäfflin, vol. 1, München: Kösel, 1974, p. 626.

⁴⁰ Edward TIMMS, *Karl Kraus. Apocalyptic Satirist. The Post-War Crisis and the Rise of the Swastika*, New Haven and London: Yale University Press, 2005, p. 199: « her efforts to build bridges between French and German culture. » Et Timms d'ajouter: « There can be no doubt that his [Kraus's] conception of creativity was greatly enriched by his contacts with such gifted women. » (Nos traductions)

⁴¹ Dans sa présentation du fonds Rubel, qu'elle a elle-même traité, Rosa Olmos dénombre plus de 2 000 ouvrages enregistrés, plus de 200 titres de périodiques répertoriés et traités, ainsi que quelque 500 brochures classées par auteur ou par sujet. Voir Rosa OLMOS, « Le fonds Maximilien Rubel », *Journal de la BDIC* n° 10, 2005, p. 6. Les archives Rubel comprennent notamment une importante correspondance avec tous les spécialistes contemporains de Marx.

Le retrait de son sujet de thèse sur Kraus n'empêcha pas Rubel de tenir, le 4 mai 1935, une conférence consacrée au satiriste devant la Société des études germaniques. L'ordre du jour de la séance, placée sous la présidence d'Henri Lichtenberger, était : « Communication de M. Maximilien Rubel : I. Karl Kraus et la prose d'art allemande ; II. *Todesfurcht* (poésie de Karl Kraus enregistrée sur disque par l'auteur) ». Le compte rendu de cette conférence, paru dans la *Revue de l'enseignement des langues vivantes* en juin 1935, a été reproduit deux mois plus tard par Kraus dans le numéro 912-915, pp. 64-68, de *Die Fackel* sous le titre « Die deutsche Sprache in Paris ». Un des motifs d'intérêt majeurs de cette conférence, par-delà les généralisations abusives que comportent les réflexions de Rubel, tient à la perception que des germanistes français comme Goblot ou Rubel avaient à l'époque de Kraus écrivain (notamment la parenté entre ses conceptions et celles des romantiques) et du rapport tout à fait particulier que ce dernier entretenait avec la langue allemande :

Le style de Kraus rappelle d'une part les grands moralistes français et, d'autre part, les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine. [...] Chez les frères Schlegel, chez Novalis et surtout chez Bernhardt nous trouvons les germes d'une linguistique foncièrement originale, une conception de la langue telle qu'elle semble avoir pour la première fois trouvé une vérification éclatante dans l'œuvre en prose de Karl Kraus.⁴²

Rosa Olmos, qui a traité le fonds Rubel pour la BDIC de l'Université Paris X, précise enfin l'influence déterminante exercée par Kraus sur Rubel, ainsi que le rôle central involontairement joué par le satiriste dans l'exclusion de Rubel du champ des intellectuels germanophones réfugiés en France au cours de l'entre-deux-guerres :

Fortement influencé par Karl Kraus et sa critique virulente de la social-démocratie, Rubel se trouve dans une position d'isolement et de réserve par rapport au milieu des intellectuels allemands réfugiés en France, parmi lesquels un fort courant marxiste domine.⁴³

Conclusion

Dans les liens entre Kraus et les germanistes français de 1925 à 1930, on constate pour conclure un double mouvement d'« instrumentalisation »⁴⁴ : si Kraus l'Autrichien se voit utilisé par Andler et Schweitzer en guise d'arme contre le pangermanisme, le satiriste se sert, de son côté également, des germanistes français pour fustiger par contraste aussi bien

⁴² *Die Fackel* n° 912-915, août 1935, pp. 64-68, ici : pp. 65-66.

⁴³ Rosa OLMOS, « Maximilien Rubel: quelques repères biographiques », *Journal de la BDIC* n° 10, 2005, p. 6. Dans une lettre à Günther Anders datée du 25 août 1987 (Fonds Rubel, F delta 1792/002. – [Recueil. Günther Anders. Documents divers]. 1982-1988), RUBEL écrit : « die jüdisch-deutsche elite in czernowitz war reich an krauslesern und -bewunderern ».

⁴⁴ Gerald STIEG, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », *op. cit.*, p. 209: « Instrumentalisierung » (notre traduction).

l'incompétence des germanistes allemands que la surdité de l'Autriche à ses diatribes. Goblot et Rubel ont, pour leur part, en quelque sorte posé les fondements de la recherche sur Kraus en France à l'époque de l'entre-deux-guerres.

L'affirmation récente de Jacques Bouveresse selon laquelle « [i]l n'y a, cela va sans dire, pas eu en France de renouveau notable de l'intérêt pour l'œuvre de Kraus depuis la fin des années 1920 [...] »⁴⁵ vaut notamment pour le domaine de la traduction : jusqu'en 1985, seuls les aphorismes de Kraus avaient fait l'objet de traductions partielles ou intégrales en français. Depuis, des traductions complètes des *Derniers jours de l'humanité* (par Jean-Louis Besson et Heinz Schwarzinger, alias Henri Christophe) et de *Troisième nuit de Walpurgis* (par Pierre Deshusses) ont été publiées à Marseille chez Agone en 2005, ne provoquant toutefois pas, en dépit du colloque sur *Les guerres de Karl Kraus* co-organisé par Bouveresse et Gerald Stieg au Collège de France⁴⁶, le regain d'intérêt pour l'œuvre de Kraus que l'on eût pu imaginer. L'affirmation de Bouveresse citée plus haut mériterait pourtant, sur la base de ces traductions que le monde anglophone envie à la France, d'être définitivement démentie non seulement par le sociologue Pierre Bourdieu et le philosophe Jacques Bouveresse lui-même, héritiers auto-déclarés de Kraus dans leur critique de la presse et des médias⁴⁷, mais également par les lointains héritiers d'Andler, de Schweitzer, de Goblot et de Rubel au sein de la germanistique française d'aujourd'hui.

Bibliographie

ALLAL, Marina, « D'Offenbach à Dreyfus : Karl Kraus et Paris », *Germanica* n° 43, 2008 (*Modes intellectuelles et capitales mitteleuropéennes autour de 1900 : échanges et transferts*, textes réunis par Martine SFORZIN et Karl ZIEGER), pp. 139-150.

BOUVERESSE, Jacques, *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Paris : Seuil, 2001.

–, *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*, Marseille : Agone, 2007.

Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr : 1891-1926, édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum, Paris : Presses de l'ENS, 1992.

⁴⁵ Jacques BOUVERESSE, *Satire & prophétie : les voix de Karl Kraus*, Marseille: Agone, 2007, p. 189.

⁴⁶ Les actes de ce colloque sont justement parus dans la revue *Agone* n° 35-36, 2006, pp. 5-266.

⁴⁷ Voir sur ce point Jacques BOUVERESSE, *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Paris: Seuil, 2001, et l'intervention de Pierre Bourdieu dans la discussion autour de l'« actualité de Karl Kraus », *Austriaca* n° 49, 1999 (*Actualité de Karl Kraus*, études réunies par Jacques BOUVERESSE et Gerald STIEG), pp. 37-43 et 46-48. Kraus constitue, avec Musil, l'une des deux références littéraires phares de Bouveresse. Bourdieu, lui, voyait en l'œuvre de Kraus une sorte de manuel de sociologie pratique.

« Documents concernant le Prix Nobel (Correspondances, propositions, rapports) », *Austriaca* n° 22, 1986 (*Karl Kraus (1874-1936)*, études réunies par Sigurd P. SCHEICHL et Gerald STIEG), pp. 39-46.

Fonds Maximilien Rubel, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC), Université Paris X.

GAUVRIT, Christiane, « Au Lavandou en 1929. Karl Kraus, celui qui savait... L'écrivain autrichien, critique prophétique du nazisme, séjourna dans le Var », *Figure libre. Le petit journal du réseau lalan*, 2006, p. 4.

KRAUS, Karl, *Die Fackel*, Wien, 1899-1936.

–, *Schriften*, 20 vol., éd. par Christian Wagenknecht, Frankfurt-am-Main : Suhrkamp, 1986-1994.

–, *Briefe an Sidonie Nádherný von Borutin 1913-1936*, éd. par Friedrich Pfäfflin, Göttingen: Wallstein, 2005.

KROLOP, Kurt, *Sprachsatire als Zeitsatire bei Karl Kraus*, Berlin: Akademie, 1992.

LACHENY, Marc, *Pour une autre vision de l'histoire littéraire et théâtrale : Karl Kraus lecteur de Johann Nestroy*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2008.

LAJARRIGE, Jacques, « Etat des lieux des études autrichiennes en France », *Bulletin de l'A.D.E.A.F.* n° 100, 2008 (*Le 100^{ème}*), pp. 32-40.

LUNZER, Heinz, LUNZER-TALOS, Victoria et PATKA, Marcus G. (éds), « *Was wir umbringen* » : « *DIE FACKEL* » von Karl Kraus, Wien : Mandelbaum, 1999.

MINDER, Robert (éd.), *Rayonnement d'Albert Schweitzer*, Colmar : Alsatia, 1975, surtout pp. 61 *sqq.* (sur Charles Schweitzer).

PFÄFFLIN, Friedrich, DAMBACHER, Eva et KAHMEN, Volker (éds), *Karl Kraus. Eine Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs im Schiller-Nationalmuseum Marbach*, Marbach: Deutsche Schillergesellschaft (= Marbacher Katalog 52), 1999.

PFÄFFLIN, Friedrich et DAMBACHER, Eva (éds), « *Du seit langem einziges Erlebnis* ». *Karl Kraus : Briefe an Mechtilde Lichnowsky in den Jahren 1919-1926*, Marbach: Deutsche Schillergesellschaft (= Beiheft 3 zum Marbacher Katalog 52), 2000.

– (éds), « *Verehrte Fürstin* ». *Karl Kraus und Mechtilde Lichnowsky. Briefe und Dokumente 1916-1958*, Göttingen: Wallstein, 2001.

ROTHER, Friedrich, *Karl Kraus. Die Biographie*, München: Piper, 2003.

SARTRE, Jean-Paul, *Les mots*, Paris: Gallimard, 1964.

SOSNOWSKI, Gilles, « Bibliographie » (L'œuvre de Karl Kraus en France et publications sur Kraus en France, liste complétée par Catherine Desclaux), *Austriaca* n° 22, 1986 (*Karl Kraus (1874-1936)*), études réunies par Sigurd P. SCHEICHL et Gerald STIEG), pp. 109-117.

–, « Karl Kraus et la France », in Gilbert KREBS et Gerald STIEG, Eds, *Karl Kraus et son temps. Karl Kraus und seine Zeit*, Asnières : Publications de l'Institut d'Allemand, 1989, pp. 111-126.

STIEG, Gerald, « “Wir wollen weniger zitiert und mehr gelesen sein.” Karl Kraus in Frankreich », in Gilbert J. CARR et Edward TIMMS, Eds, *Karl Kraus und Die Fackel: Aufsätze zur Rezeptionsgeschichte / Reading Karl Kraus: Essays on the reception of Die Fackel*, München: Iudicium, 2001, pp. 206-218.

TIMMS, Edward, *Karl Kraus. Satiriker der Apokalypse. Leben und Werk 1874-1918. Eine Biographie*, trad. de l'anglais par Max Looser et Michael Strand, Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1999.

–, *Karl Kraus. Apocalyptic Satirist. The Post-War Crisis and the Rise of the Swastika*, New Haven and London: Yale University Press, 2005.

–, « Karl Kraus's Adaptations of Offenbach: The Quest for the Other Sphere », *Austrian Studies* n° 13, 2005 (*Austria and France*, études réunies par Robert VILAIN), pp. 91-108.

TONNELAT, Ernest, *Charles Andler: sa vie et son œuvre*, Paris : Les Belles Lettres, 1937.

WERNER, Gösta, « Karl Kraus et le Prix Nobel », *Austriaca* n° 22, 1986 (*Karl Kraus (1874-1936)*), études réunies par Sigurd P. SCHEICHL et Gerald STIEG), pp. 25-33.